

## Témoignage

### Pourquoi je suis devenu et resté un chrétien protestant

#### de la mouvance libérale, c'est-à-dire partisan d'une religion non-dogmatique?

Pr. Jacques Hostetter-Mills - Pasteur de l'Eglise Protestante de Liège / Marcellis

Eglise Protestante Unie de Belgique

A la suite du pasteur Jean Schorer (dont je reprends sans les citer explicitement plusieurs longs extraits et exemples, tant nos cheminements sont comparables), et avec l'espoir que cela puisse servir à éclairer mes contemporains dans leur quête humaine et spirituelle, je vais vous présenter, humblement, le récit de mon évolution religieuse.

Né dans une famille chrétienne pratiquante, c'est pour obéir à la voix de la raison et de ma conscience que je me suis peu à peu détaché du fondamentalisme protestant pour me diriger, progressivement, vers des convictions et principes qui sont toujours miens aujourd'hui, parce que je les crois plus que jamais conformes au message qu'apporta Jésus de Nazareth, il y a bientôt trois mille ans.

J'ai eu l'immense privilège de connaître comme pasteur et ami Paul Vandebroek? Rarement j'ai rencontré un homme aussi consacré à son ministère. En dehors de ma chère famille, les plus beaux moments de mon adolescence et de ma vie de jeune adulte se sont passés dans la communauté protestante méthodiste de Uccle (Bruxelles), et plus particulièrement lors de camps de jeunes. Quand, jour inoubliable, j'ai confirmé ma foi devant l'assemblée dominicale, je me suis également engagé à consacrer ma vie au service de Dieu et de l'Eglise. J'évoluais alors dans un courant d'idées religieuses différent de celui dans lequel je vis aujourd'hui. Avec le recul, je puis affirmer qu'en ce temps, ma foi, mes croyances et ma piété n'avaient pas grand-chose d'individuel. Elles étaient celles de mon entourage et notamment de mon père, très engagé dans la communauté et qui ne ménageait ni son temps, ni ses deniers, pour soutenir son église. Bien qu'elles n'étaient pas totalement miennes, je les aimais de tout mon cœur, parce que mon pasteur, excellent catéchiste, éloquent prédicateur, personnage charismatique, chaleureux et brillant exégète, parvenait sans mal à faire partager son propre amour du Dieu de Jésus le Christ.

Attiré dès mon plus jeune âge par les mystères de la vie, je ne ratais que très rarement le catéchisme et m'attalais quasi quotidiennement à la méditation des Ecritures. C'est dans ces dispositions que j'entrepris mes études à la Faculté universitaire de Théologie protestante de Bruxelles, dès la fin de mes humanités, à dix-huit ans, heureux et sans soucis, persuadé que j'allais bien vite devenir un "bon pasteur"... Plusieurs jeunes, issus de la même communauté ucloise, entreprirent leurs études théologiques de concert. Ils œuvrèrent toujours au sein de l'Eglise Protestante Unie de Belgique, certains comme professeurs de religion, Gérald et Patrick Surmont, Maryse Gallez (trois amis), d'autres comme pasteurs, notamment mon frère aîné Robert.

Quelle surprise quand j'appris que ma foi pouvait être mise en péril, non point par des catholiques ou des incrédules, mais par les professeurs que j'allais rencontrer à la faculté de théologie, subventionnée en partie par mon Eglise. Effectivement, à mesure que je me jetais sur toutes les lectures proposées par mes doctes maîtres, je me rendais compte que tout n'était pas aussi clair que je le pensais adolescent. Je fus tenté d'arrêter, puis je redoublai d'ardeur, persuadé que je pourrais acquérir des connaissances suffisantes pour repousser un jour victorieusement les attaques dirigées contre les doctrines qu'on me présentait comme évangéliques, les miennes à l'époque.

Jusqu'alors, je n'avais lu et étudié la Bible que pour y chercher ce que Dieu avait à me dire: une sorte de programme de vie et de relation avec Lui et mon prochain. Cela allait changer. Je lirais désormais les textes pour défendre la foi de ma jeunesse, celle de mon entourage... Combien de fois m'opposais-je à mes professeurs? Ils doivent sans doute s'en souvenir avec un petit sourire, les Pierre Lefort, Jacques Chopineau, Hugh Boudin et Attila Szekeres... Je leur demandais compte de chaque théorie ou étude qui n'allait pas dans le sens de ma foi fondamentaliste, et n'acceptais d'abandonner le terrain que lentement, à reculons, toujours en garde!

En "bon protestant" je ne reconnaissais d'autre autorité que celle des Ecritures judéo-chrétiennes. Je fus donc ainsi amené à lire beaucoup d'ouvrages d'exégèse, d'histoire et de théologie et à examiner sérieusement les doctrines dogmatiques traditionnelles, toujours à la lumière des textes scripturaires. Je ne tardai pas à m'apercevoir et à comprendre que dans la Bible il y avait bien des contradictions, voire des erreurs...

On ouvrit devant moi, le Nouveau Testament et, dès la première page, on me fit remarquer des contradictions irrécusables. Que de désaccords, en effet, entre les deux premiers chapitres de Matthieu et les deux premiers de Luc concernant la généalogie de Jésus et sa naissance. Tout lecteur objectif le constatera aisément. D'après Matthieu, Joseph et Marie s'enfuirent en Egypte aussitôt après la naissance de Jésus. Selon Luc, les parents ne se doutent nullement des projets sanguinaires d'Hérode, le roi jaloux, et loin de fuir Jérusalem, ils y montent 40 jours après la naissance de Jésus, pour la purification de la mère et la présentation de l'enfant, au temple. Le vieillard Siméon prédit à l'enfant une glorieuse destinée et la prophétesse Anne parla de Jésus à tous ceux qui attendaient la délivrance, à Jérusalem. Les deux à haute et intelligible voix, dans le temple de Jérusalem, "au nez et à la barbe d'Hérode! Impensable selon Matthieu! Après l'accomplissement des prescriptions légales, les parents de Jésus retournèrent à Nazareth, leur ville, et chaque année ils allaient à Jérusalem pour la fête de Pâques. Autre contradiction.

Nous pourrions poursuivre cette analyse tout au long des chapitres suivants. Voici deux exemples extraits de la Semaine Sainte: D'après Matthieu et Marc, les deux brigands crucifiés avec Jésus se répandirent en injures contre lui. D'après Luc, au contraire, tandis que l'un des brigands injuriait Jésus, l'autre, reprenant son compagnon de supplice, rendait hommage au Seigneur.

D'après Matthieu, les saintes femmes sortent du sépulcre, pleines de crainte et de joie, et courent annoncer aux apôtres ce qu'elles ont vu. D'après Marc, elles s'enfuirent tremblantes et ne parlèrent à personne de ce qu'elles avaient vu, à cause de leur frayeur. Les deux textes de l'oraison dominicale dans Matthieu et Luc (les autres écrits du Nouveau Testament n'y font pas la moindre allusion)

diffèrent sensiblement l'un de l'autre, tant par le contenu que par les circonstances dans lesquelles ces paroles ont été prononcées.

L'un ou l'autre ment-il? Qui croire? Que faire en présence de ces contradictions multiples et de ces imprécisions flagrantes, contradictions et imprécisions que chacun peut multiplier et vérifier, une Bible à la main? Il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est d'embrasser le parti que la loyauté la plus élémentaire nous oblige de prendre; en face de l'évidence, la reconnaître...

Il y a des erreurs et des contradictions dans la Bible, me disais-je alors, mais elles ne portent, du moins, que sur des détails et non sur les dogmes majeurs... Que m'importe, après tout, que Joram soit le père d'Osias ou d'Achazia ; qu'il y ait vingt-huit ou quarante-trois générations de David à Jésus? Que m'importe enfin que le Maître ait recommandé à ses disciples de porter ou de ne pas porter de bâton pendant leur voyage! Que m'importe le texte authentique de l'oraison dominicale si les différentes versions sont à tout le moins comparables? La doctrine orthodoxe était sauve, et c'était l'essentiel...

Et pourtant, une voix se faisait entendre au-dedans de moi, qui me disait sans cesse que si la Bible était la parole même de Dieu, elle devait être infaillible. La parole de Dieu ne saurait se tromper, elle est aussi vraie dans les détails que dans l'ensemble, aussi positive dans les faits que dans la doctrine. Comprenez-vous mon trouble, c'était tout l'édifice de la pensée protestante qui semblait vaciller. Qu'est-ce, en effet, que le protestantisme, si ce n'est la religion chrétienne fondée sur l'autorité des saintes Ecritures et en quoi consiste cette autorité, si ce n'est dans l'absolue vérité des déclarations scripturaires?

De toute façon, et je le dis avec ironie, le ver était dans le fruit et je ne tardai pas à m'interroger aussi quant aux dogmes essentiels. J'ajouterai à ce stade qu'au point de vue éthique, je ne me sentais pas plus à l'aise devant la morale chrétienne qui se calquait, quasi sans nuance, sur des éléments de civilisation sémitique vieux de plusieurs milliers d'années... J'ai commis au point de vue éthique, entre 16 et 30 ans, bien des erreurs dommageables que je regrette amèrement parce qu'elles ont blessé des hommes et des femmes précises! Elles sont dues, en partie, à ce carcan de "petite moralité chrétienne" dans lequel j'étouffais sans trop en prendre conscience...

Mais restons sur le terrain de la pensée. Un des dogmes essentiels de l'édifice de la théologie traditionnelle concerne le retour du Messie. Qu'en est-il du retour de Jésus sur les nuées du ciel, entouré d'anges, pour présider aux assises finales du genre humain qui, en ces temps de misère universelle, préoccupe de nouveau les sectes et les Eglises à tendance sectaire? Eh bien, ce retour devait avoir lieu, d'après les témoignages des trois premiers évangelistes, aussitôt après la ruine de Jérusalem, du vivant des apôtres, à l'heure où l'on s'y attendrait le moins. Les déclarations sont nombreuses à cet égard ; on peut même dire qu'il n'y a pas, dans le Nouveau Testament, un point de doctrine plus nettement et plus catégoriquement attesté. " Le temps est proche! " s'écrie l'auteur de l'Apocalypse et Paul confirme dans ses épîtres. Voyez 1 Thessaloniciens 4, versets 13 à 18. L'auteur écrit sans ambiguïté que le retour de Jésus est imminent et qu'il sera encore vivant lors dudit retour.

Or, la génération du temps de Jésus a passé; les apôtres sont morts et nous sommes à dix-neuf siècles de la ruine de Jérusalem, sans que les événements prédits se soient réalisés. Qu'en conclure, si ce n'est que nous sommes en présence du plus flagrant des démentis que l'histoire puisse donner à une doctrine? De deux choses l'une: ou bien les évangelistes ont prêté au Maître les idées en vogue de leur temps sur le Messie, ou bien Jésus, et les auteurs des textes du Nouveau Testament avec lui, se sont trompés de la manière la plus évidente. Je reconnais que c'est difficile à accepter, tant c'est dérangeant dans le cadre de la religion fondamentaliste.

Mais voilà, si la Bible n'est pas infaillible, qui me garantira, désormais, la valeur de tel ou tel dogme, son inspiration, et son origine divine? Sera-ce parce qu'il sera mis sous l'autorité d'un évangeliste ou d'un apôtre? Mais nous venons de voir avec quelle naïve simplicité saint Paul, le plus illustre des apôtres, s'égare au sujet du dogme le plus fondamental du christianisme primitif. Sera-ce parce que le Maître lui-même l'a proclamé? Pour autant que l'on puisse attribuer avec certitude telle ou telle parole à Jésus ou à un apôtre particulier, n'avons-nous pas montré plus haut que, si nous devons ajouter foi à toutes les paroles mises dans la bouche de Jésus, Jésus lui-même s'est fait les illusions les plus étranges?

Par conséquent, l'importance du dogme, sa véritable autorité ne découle ni du livre qui le renferme, ni de la personne qui l'a formulé. L'autorité du dogme ne découle que de la valeur du dogme en lui-même. C'est, en gros, l'ultime retrait et rempart de la dogmatique traditionnelle.

Examinons donc quelle est la valeur d'un des dogmes traditionnels les plus importants, commun au catholicisme romain et au protestantisme fondamentaliste.

### **Le péché originel**

C'est sur ce dogme que repose toute la doctrine traditionnelle, catholique et protestante. En résumant, il faut, selon ce dogme, que l'homme pèche dès son apparition sur la terre, et que sa faute soit imputée à toute sa postérité pour nécessiter aussitôt l'incarnation de la seconde Personne de la Trinité et son immolation sur le Calvaire: sans péché originel, pas de Rédemption.

Ce dogme s'appuie sur les chapitres deux et suivants de la Genèse. Tout le monde connaît ce curieux récit de la chute d'Adam et d'Eve. Inutile d'insister sur le caractère puéril des anthropomorphismes omniprésents qui ne peuvent revêtir d'intérêt que dans le contexte d'une lecture symbolique. Qui me dira avec qui les trois fils d'Adam et Eve se marient? Qui me dira aussi ce qu'avait à craindre le meurtrier Caïn "des villes" s'ils n'étaient encore que trois sur terre? Mais passons là-dessus. Ce qui effraie c'est de penser que le péché du premier homme a suffi à condamner tout le genre humain, jusqu'aux petits enfants dès le sein de leur mère. La colère de Dieu, allumée par la faute "inqualifiable" du premier couple, n'a plus de bornes. La terre est livrée à la troupe infâme des démons; tous les crimes et tous les maux y prennent naissance; l'enfer ouvre ses portes: les deux coupables sont rejetés, entraînant dans leur châtement toute leur postérité, et le monde serait à jamais perdu, si le Médiateur ne venait réparer en personne les désastres causés par ce funeste fruit.

En ce début de 3 e millénaire, acceptez-vous un tel dieu? N'apercevez-vous pas que la pensée moderne, l'évolution des connaissances philosophiques, religieuses (par l'apport des religions comparées et des mythes communs), psychologiques et scientifiques nous éloignent chaque jour davantage de ces fantômes? Certes, le symbole peut aujourd'hui encore être "porteur de sens" et je peux comprendre que certains chrétiens ont inclus jadis cette croyance dans leurs confessions de foi ; mais que de nos jours, au début du 21 e siècle, des disciples de celui qui a dit ; " Laissez venir à moi les petits enfants, car le Royaume des cieux est pour eux et pour ceux qui leur ressemblent ", s'efforcent de nous montrer, une fois de plus, par de volumineux livres de dogmatique, que ces mêmes enfants sont les objets de la colère divine, des êtres déçus dès leur naissance, coupables d'avoir commis une faute qu'ils n'ont point

commise et dont ils n'ont aucune connaissance, voilà ce qui m'étonne chaque jour davantage. On ne me fera plus croire qu'un enfant à peine mis au monde par une mère ivre de bonheur ne mériterait, en dehors du sacrifice de Jésus-Christ, que la damnation éternelle.

Si nous disons à l'homme moderne que Dieu est le Créateur du ciel et de la terre, qu'il est la bonté par excellence et qu'il a inspiré les hautes pensées et réalisations du genre humain, il peut volontiers le croire; mais quand nous lui enseignons que tout homme est pécheur, dès Adam; que ce péché commis par un autre l'a rendu, même avant sa naissance, indigne de l'amour divin; que Dieu ne pouvant le sauver à cause de sa justice, a fait retomber tout le poids de sa malédiction sur Jésus, qui n'est autre que Dieu incarné dans le sein d'une vierge; et qu'en punissant ainsi l'innocent à la place du coupable, il a satisfait aux lois de son éternelle justice, nous jetons le trouble dans son esprit et dans sa conscience, et il ne sait certainement pas ce que nous voulons lui dire. J'en ai fait l'expérience et la constatation dans des douzaines de réunions à la parole libre et contradictoire.

### **Faut-il jeter l'enfant avec l'eau, devenue terne, du bain?**

Malgré tout cela, je suis resté chrétien. Pourquoi? Oserais-je dire par amour de la religion de Jésus le Christ. Si cette religion est devenue souvent un objet de dérision pour tous ceux et celles qui réfléchissent, à cause de tous les dogmes qui la défigurent, il ne faut pas pour autant la rejeter sans nuance, mais la rendre pure et simple comme aux jours où elle sortit rayonnante des lèvres inspirées de Jésus. Au lieu de réciter les allégories d'un autre temps, osons penser, et la religion qui s'évanouit si pitoyablement retrouvera bientôt toute sa gloire. L'Evangile et le prophétisme biblique compromis, non par un défaut qui leur soit inhérent, mais par l'incapacité de leurs commentateurs orthodoxes, n'attendent que d'être délivrés de l'enveloppe gothique qui les étouffe, pour respirer et inspirer à nouveau.

En résumé: au lieu de revenir à la fixité dogmatique de la religion, qui est sa mort à plus ou moins long terme, préparons sa renaissance! Il y va de son intérêt, il y va de son avenir. En réalité, il ne s'agit plus aujourd'hui de discuter sans fin entre libéraux et orthodoxes, entre frères et sœurs de la même Eglise, de différences plus ou moins mesquines au point de vue de l'interprétation. Il s'agit de rendre compréhensible, vrai et attrayant, pour les hommes et les femmes du 3<sup>e</sup> millénaire, une parole prophétique qui n'a rien perdu me semble-t-il de sa pertinence.

Hélas, chaque jour s'élève de nouvelles barrières entre l'Eglise et la civilisation moderne. Du haut de son trône pontifical, le représentant le plus autorisé de la tradition chrétienne a souvent prononcé, ses dernières années, l'anathème contre tout ce qui fait, en notre siècle, la gloire et l'honneur de l'humanité; la libre recherche, la liberté de conscience, l'égalité homme/femme, la démocratie pour laquelle se battent et meurent des millions de jeunes gens.

Et l'on ne voit pas, ou l'on ne veut pas voir dans quel profond discrédit tombe de plus en plus la religion chrétienne, et le vide immense qui se fait dans nos temples. L'Eglise, au lieu de marcher à la tête de la civilisation, se traîne péniblement à sa remorque. La partie la plus éclairée de la population l'abandonne pour chercher ailleurs la nourriture spirituelle, ou pour s'en passer entièrement. Ce sont là des faits; pour les nier, il faudrait être de parti pris et fermer les yeux sur tout ce qui se passe autour de nous. Nous voyons la religion de notre Maître victime du plus grossier malentendu, et pourtant nous sentons en elle l'avenir et la force de l'humanité. Nous serions de misérables apôtres de Jésus si nous ne cherchions pas attentivement la cause de cette immense désertion.

La cause? L'orthodoxie de tous les siècles la cherche et la trouve sans cesse, depuis Augustin jusqu'à nos jours, dans la perversion du cœur humain, dans son orgueil, dans son incapacité à saisir les choses spirituelles. Nous croyons être plus modestes, plus vrais et plus chrétiens en disant que la cause de l'indifférence religieuse des trois quarts au moins des habitants du monde occidental vient de l'Eglise elle-même qui, instituée pour prêcher la vérité et l'amour aux hommes, ne sait pas ou n'ose pas dégager la religion du Maître galiléen des alliages étrangers qui l'ont transformée au point de la rendre méconnaissable.

Jésus a accompli la volonté de son père spirituel. Il a été jusqu'au bout de son périple en ne reniant nullement les valeurs qui l'animaient, au risque d'y perdre la vie sur une croix. Nos pères ont fait leur œuvre, les réformateurs de tous bords aussi; et nous, avons-nous su la continuer. Le protestantisme, qui se disait avec quelque justice la restauration même du christianisme primitif, demeure stationnaire aujourd'hui. Or, pour l'avenir de l'Evangile et de la civilisation menacée, il faut que nous comprenions l'impérieuse nécessité de poursuivre l'œuvre inachevée de nos pères en inaugurant au milieu de nous une nouvelle réformation.

Il est temps de se soucier davantage du véritable intérêt des consciences. Il est temps de partager avec les hommes et les femmes, nos frères et sœurs en humanité, une nourriture spirituelle plus saine et plus forte, et de mettre un terme à tout schisme qui, en fractionnant la chrétienté en autant d'Eglises rivales, introduit des divisions dans les familles et brise l'union des cœurs. Pour arriver à des résultats aussi précieux, il importe d'éliminer au plus tôt du christianisme les dogmes qui n'ont aucun rapport avec lui, en faisant briller aux yeux de tous le pur flambeau de valeurs évangéliques que nous partageons avec beaucoup d'autres, religieux ou non...

Supprimons les dogmes qui ne sont que le triste produit de l'immixtion de la philosophie païenne dans le champ de la religion nouvelle et qui n'ont jamais cessé d'être le principal ferment des discordes religieuses. Ce sont eux qui ont soufflé le vent de la persécution dans toutes les Eglises, eux qui ont proscrit partout les génies indépendants de l'humanité, eux également qui s'opposent de nos jours aux progrès de l'Evangile et à l'universelle entente des hommes et des femmes.

C'est sur ce terrain seulement que s'accomplira cette pacification générale dont notre monde a si grand besoin. Sous l'influence bénie de cette pacification se lèvera enfin sur notre pauvre terre, transformée, renouvelée, dans tout l'éclat de sa magnificence ce jour bienheureux proclamé par les prophètes, où tous les peuples, oubliant à jamais leurs vieilles rancunes et leurs vieux préjugés, s'embrasseront dans un même sentiment d'amour et de fraternité, pour ne plus former qu'une seule et même famille devant Dieu. Alors tous les voiles tomberont (dans la vision symbolique de l'humanité première, l'homme et la femme - créés bons par Dieu - sont tous deux nus sans honte!), la vérité apparaîtra dans son imposante simplicité, et orthodoxes et libéraux comprendront que dans la lutte des uns contre les autres ils ont, sans le vouloir, retardé l'avènement du règne de Dieu au milieu des hommes. En effet, les hommes et femmes religieux sont moins divisés entre eux qu'on ne le croit généralement. Ils se disent catholiques, grecs orthodoxes, protestants évangéliques, fondamentalistes, réformés ou libéraux, mais au fond tous sont chrétiens. Or ce qui sépare les cœurs est précisément ce qui est irrégulier et, par conséquent, ce qui doit disparaître.

En fait, tous sont d'accord pour reconnaître que le plus grand commandement de nos livres saints est celui-ci: "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même." C'est que nous touchons ici au fondement même du christianisme; c'est que nous sommes descendus sur le véritable domaine de l'Evangile, de cette religion pure et sans tache dont nous parle saint Jacques; celle qui consiste à visiter les orphelins et les veuves et à se préserver des

soil lures ou, en d'autres termes, à aimer: car aimer, c'est à la fois se dévouer et se purifier.

C'est dans ce domaine et dans ce domaine seulement que s'accomplira cette pacification générale des esprits et des cœurs dont notre monde religieux a si grand besoin. Alors sur notre terre, perpétuel champ de bataille depuis toujours, régnera la paix. C'est aujourd'hui encore un rêve, mais un beau rêve, tel celui d'un autre protestant, le pasteur noir Martin Luther King, et dont il est permis de concevoir la réalité pour l'humanité de demain.

## SECONDE PARTIE

### La divinité de Jésus-Christ

La négation de la divinité de Jésus par le libéralisme ! Voilà la grande pierre d'achoppement, le grand scandale pour les orthodoxes, catholiques et protestants. Et nous le comprenons car la suppression du dogme de la divinité de Jésus entraîne l'écroulement du gigantesque échafaudage théologique, lentement et péniblement élevé par la tradition.

Si Jésus n'est pas Dieu, son sacrifice expiatoire, dont nous parlions dans la première partie de cette conférence, n'a plus sa raison d'être. Un homme, si parfait qu'il soit, ne saurait, par sa mort, racheter l'humanité tout entière. Si le Maître galiléen n'est pas Dieu, pourquoi insister autant, dans la liturgie et les cantiques de la Passion, sur le péché originel puisqu'il est impossible, en dehors de la satisfaction vicieuse, d'affranchir le monde de ces déplorables conséquences. S'il n'est pas Dieu, pourquoi célébrer sa naissance miraculeuse à Noël et parler d'incarnation par le Saint-Esprit ? S'il n'est pas Dieu, enfin, pourquoi courber les intelligences humaines devant l'incompréhensible mystère de la Trinité et les " abêtir " - suivant l'énergique expression de Pascal - en présence de la croyance de l'Eglise? ,,

Par la négation de la divinité du héros de l'Evangile disparaissent, l'un après l'autre, ces dogmes qui, de nos jours, sont le plus puissant obstacle aux progrès de la religion en esprit et en vérité. Aussi demandons-nous que la lumière se fasse sur ce sujet : Jésus-Christ est-il oui ou non, Dieu?

Jésus est Dieu. Qu'en pensent les Evangiles? Tout en proclamant leur admiration pour la grandeur morale de leur Seigneur, les premiers disciples ne reconnaissent en lui qu'un enfant des hommes, un compatriote, un Galiléen (Matth. 26, 69-71, Marc 1, 24, 14, 67, Luc 18, 37. Actes 2, 22, 36, 4 10 ; 6, 14 ; 22, 8 ; 26, 9), le fils du charpentier, le premier né de Joseph et de Marie (Matth. 13, 55 ; Marc 6, 15)

Jésus fait lui-même des déclarations sur sa personne, "e glorifiant d'appartenir à l'humanité, d'être homme, fils de l'homme (Matth. 16, 13) et repoussant avec empressement l'épithète de bon, que lui adressait l'un de ses interlocuteurs: " Ne m'appellez pas bon, il n'y a qu'un seul bon, qui est Dieu" (Matth. 19, 17; Marc 10, 18; Luc 28, 19). Que faire de ces magnifiques paroles de Jésus sur le Père céleste, de ses fréquentes visites au temple de Jérusalem où il montait chaque jour pour prier? (Luc 22, 53; Marc 10, 18; Matth. 26, 55.) Que faire de ces prières elles-mêmes, de ce cri d'angoisse en Gethsémani: " Que cette coupe passe loin de moi!", et de cette suprême résignation: "Père, que ta volonté soit faite et non la mienne! "? Faudra-t-il en arriver à l'amphigouri théologique du Concile de Nicée?

Non, Jésus n'est pas Dieu. D n'y a que le parti pris théologique qui l'affirme. Toutes les consciences honnêtes, en le voyant naître, grandir, prier, souffrir et mourir, proclament le contraire. Il n'est pas Dieu, et c'est là son vrai titre de gloire. Si Jésus est Dieu, il cesse aussitôt d'être un modèle pour nous, car il naît parfait. Il est, par cela même, en dehors des conditions de la nature humaine. S'il est Dieu, notre admiration pour lui n'a plus sa raison d'être, et si son œuvre nous inspire encore quelque étonnement, ce n'est pas que nous soyons surpris des grandes choses qu'il a accomplies, mais plutôt qu'étant Dieu, il n'ait pas fait davantage.

S'il est Dieu, il devient une pure abstraction théologique, un être insaisissable, intermédiaire entre le ciel et la terre, ni entièrement Dieu, ni entièrement homme. Il n'est plus rien pour nous ! ô, croyants orthodoxes, laissez-nous donc notre Jésus, fils de l'homme. Laissez-le nous dans la plénitude de sa réalité. Pour être grand, pour être aimé, il n'a pas besoin d'être divinisé. Nous le voulons tel qu'il s'est donné au monde, ayant agi, pensé, vécu au milieu des hommes, ses frères et ses semblables ( 1), ayant souffert de nos maux, combattu le bon combat de la vie vraie, comme nous sujet aux défaillances, mais aussi sortant triomphant de l'épreuve, le Jésus historique en un mot qui, à l'exemple de chaque enfant de la terre, a besoin, au milieu des luttes et des fatigues de la vie, de retremper son âme dans la prière et de s'adresser directement à Dieu, le Jésus de l'Evangile et de la conscience humaine.

Ah! notre sentiment moral et religieux, l'esprit même dont Jésus a pénétré le monde proteste de toute son énergie contre l'idolâtrie des siècles passés et de la néo-orthodoxie des temps présents. Lorsque nous réfléchissons que la Chrétienté presque tout entière se traîne encore dans les aberrations d'une dogmatique élaborée au cours de l'Empire romain d'Orient (400 à 1400), nous comprenons plus que jamais l'impérieuse nécessité de proclamer au grand jour les principes essentiels du libéralisme. Il n'y a, suivant nous, que ce moyen de sauver l'Eglise de l'abîme dans lequel elle s'enfonce chaque jour davantage.

Ces vérités bénéfiques, les voici. Nous les avons exposées plus haut, mais éprouvons le besoin de les résumer ici, avant de conclure: Il n'y a qu'un seul Dieu, le Père céleste. Il est l'Etre suprême envisagé comme l'expression la plus haute de l'amour. Les hommes sont ses enfants. Ils sont par conséquent, immortels. Leur devoir, et plus encore leur bonheur, est de s'aimer comme des frères et de se rapprocher de plus en plus de Dieu par la prière et par le développement incessant de leur âme. C'est en purifiant ses pensées, ses désirs et ses penchants que l'homme fortifie ses convictions religieuses. C'est en s'attachant au bien, au beau, au vrai, ces trois rayons émanant de Dieu, que l'homme se rattache plus intimement au centre dont il provient, que l'être humain apprend par une expérience admirable tout ce qu'il y a de douceur et de charme dans la vie en Dieu.

Ces affirmations ont été proclamées par notre seul Maître et sanctionnées par sa vie et sa mort. Aussi sommes-nous fiers d'être ses disciples. Ces affirmations sont communes à toutes les Eglises chrétiennes; c'est ce qui nous fait chrétiens. Elles sont en opposition avec la plupart des dogmes officiels. Nous ne saurions, par conséquent, admettre ces dogmes. De là notre titre de protestant libéral. Enfin, elles sont immédiatement saisies et approuvées par la conscience éclairée par les lumières de la raison, nos deux seuls juges en matière religieuse.

Voilà pourquoi nous sommes libéraux! Et nous le sommes avec fierté, parce que les plus profonds penseurs et les plus grands savants

sont de notre côté. L'émancipation du joug meurtrier de l'Eglise autoritaire est leur œuvre. Et quelle œuvre!

## En quoi consiste

### le christianisme libéral?

Jean Schorer,

ancien pasteur à la cathédrale Saint Pierre,

Genève - Suisse.

Il y a lieu d'établir clairement la distinction entre les Ecritures dites saintes et la parole de Dieu. Pour un libéral tel que moi, les Ecritures ne sont pas en soi la parole de Dieu, mais elles peuvent la renfermer. Voilà pourquoi, en dépit de ses imperfections, dues au fait qu'elles ont été rédigées par de simples humains, nous persistons à l'entourer de notre respect. Mais comment discerner cette parole de Dieu qui seule doit être notre "aliment spirituel" et que seule il nous importe de connaître?

Demandez-nous toujours, quand nous sommes devant un texte, si ce dernier est conforme aux notions de perfection que nous attendons de Dieu. Si le texte vous inspire le goût du devoir, la passion du bien et l'enthousiasme du sacrifice, si il fait naître dans votre cœur des sentiments d'amour et de reconnaissance pour votre Père céleste, si il vous apprend à repousser le mal, à le combattre sous toutes ses formes, en vous et en dehors de vous, en d'autres termes si il vous rend meilleur, n'hésitez pas à reconnaître en lui le signe caractéristique de sa divine autorité.

La parole de Dieu est, en effet, tout ce qui élève l'âme, tout ce qui la dégage des étreintes passionnelles pour la porter vers son Créateur et son Père. La parole de Dieu, en un mot, c'est la vérité au double point de vue de la conscience et de la raison humaines. Telle est la méthode au moyen de laquelle chacun peut arriver à la connaissance de la vérité religieuse. C'est la méthode accessible à tous et la méthode essentiellement expérimentale. Elle seule est capable de donner aux hommes et aux femmes de solides principes, d'inébranlables convictions. Il n'y a donc que ce que la raison approuve et la conscience sanctionne qui constitue notre foi et nous fait réellement penser, aimer et agir, c'est-à-dire vivre.

Luther n'avait pas d'autre méthode lorsque, répondant à des menaces du pape et aux sollicitations pressantes de la Diète de Worms, il s'écria: " A moins que je ne sois vaincu et convaincu par les témoignages de l'Ecriture sainte, ou par des raisons patentes, claires et évidentes - car je ne crois ni aux papes, ni aux conciles, puisqu'il est clair comme le jour qu'ils se sont souvent trompés et contredits - , et que l'on me rende ainsi ma conscience captive de la parole de Dieu, je ne puis et ne veux rien rétracter, attendu qu'il n'est ni sûr ni prudent de faire quelque chose contre sa conscience. " A partir du jour où furent prononcées ces paroles décisives, le Protestantisme fut affirmé, en principe, à la face des nations dogmatiques.

C'est, appuyé sur cette méthode, que nous avons lu, tout le long de notre ministère, les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament pour y chercher la véritable signification de la religion de Jésus. Sa religion est, avant tout, la prédication de l'amour. Elle est tout entière contenue dans ce commandement: Tu aimeras... *"Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là, dit Jésus, le premier et le plus grand commandement, et voici le second qui lui est semblable: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Tel est le résumé de la loi et des prophètes. Or, ajoute le Maître, ne croyez pas que je sois venu abolir la loi et les prophètes; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir. "*

Ici, nous touchons à une définition du Christianisme par Jésus lui-même. Qu'est-ce que le Christianisme? C'est l'accomplissement de la loi et des prophètes. En quoi consiste cet accomplissement? Il consiste à rendre aux deux commandements, cités plus haut, leur véritable signification en les arrachant à l'interprétation mesquine qu'en ont donnée certains commentateurs qui en étaient venus, à force d'orgueil spirituel, à se considérer comme le peuple privilégié pour qui le Créateur des cieux et de la terre conservait toutes ses faveurs. Pourtant, Jésus s'adressant à la multitude qui se pressait autour de lui et au sein de laquelle se trouvaient confondus Juifs, Samaritains, Grecs et Romains, s'écria: *"Notre Père qui es aux cieux "*.

Avec non moins d'autorité, Jésus relève la notion du prochain. Le prochain, dans l'Ancienne Alliance, celui qui accomplissait toutes les cérémonies et tous les rites prescrits par la loi mosaïque, la tradition, à laquelle les scribes et les pharisiens - à force d'approfondir les textes - étaient parvenus à tirer 613 règles pieuses. Les pratiquer, c'était réaliser l'idéal tracé à l'homme par Dieu même. Le Samaritain et le Romain étaient l'hérétique et l'étranger qu'on devait fuir, ou du moins avec lequel il fallait avoir le moins de rapports possibles.

A cet exclusivisme, Jésus progressivement va opposer le grand principe de la fraternité humaine, découlant en ligne directe de la paternité divine. Si Dieu est notre Père, le Père de tous les hommes, c'est que tous les hommes sont frères et doivent s'aimer comme tels. Dès lors le prochain devient synonyme d'homme. Le prochain, c'est notre frère, c'est-à-dire un autre nous-mêmes. D'une manière plus spéciale, c'est le pauvre, le souffrant, celui qui a le plus besoin de notre amour. Cette pensée est pleinement mise en lumière par la parabole du bon Samaritain et par les déclarations de Jésus relatives à ceux qui n'ont eu aucune miséricorde pour les malheureux.

Ainsi aimer, telle est selon nous la base essentielle et unique de la religion chrétienne. Non point aimer au sens restreint de ce mot, mais aimer par pure sympathie de cœur, parce que le cœur a soif d'aimer, aimer pour être en quelque manière semblable à notre Père céleste qui est tout amour. Aimer enfin tous les hommes, les aimer sans acception de personne, en vue de Dieu et de leur destinée future, non point des lèvres et d'une manière idéale et contemplative, mais les aimer à la manière de notre seul Maître, réellement et efficacement jusqu'à donner sa vie pour eux.

Oui, aimer, voilà le mot de Jésus, le mot vraiment inspiré. D'autres, il est vrai, l'avaient fait entendre avant la venue du fils de Marie, mais personne ne l'avait proclamé comme Jésus. Il en fait le principe de toutes ses conceptions sur Dieu et les hommes. Il l'établit comme la source d'où doivent découler toutes nos pensées et toutes nos actions. Enfin, par ses discours et plus encore par son exemple, il nous a montré que c'était bien là l'expression de sa vie tout entière.

Réduite en ces termes, la religion de Jésus est bien simple. Elle est simple comme la vérité. C'est pourquoi on peut l'appeler la religion des enfants et des malheureux. Certains ont trouvé cela trop à la portée de tout le monde, car il y a parmi les hommes des esprits qui n'aiment pas la vérité claire. Il leur faut la vérité compliquée ! Ce sont eux qui ont alourdi le Christianisme de questions sur la nature, la personne, les miracles et le sacrifice expiatoire de Jésus, sur le péché originel, sur la prédestination et tant d'autres choses.

Mais, qu'on le sache bien, ce sont là des spéculations théologiques et des problèmes historiques qui relèvent avant tout du domaine de la raison et de la science. Vous pouvez avoir sur chacune d'elles l'opinion qu'il vous plaira. Mais vous n'êtes réellement les disciples de Jésus que si vous aimez. Et si certaines Eglises officielles vous critiquent et vous repoussent même de leur sein. Qu'importe ! " *Voici, dit le Maître, je vous donne un commandement nouveau: C'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres* ".

En vous parlant de la religion chrétienne comme nous venons de le faire, nous sommes autorisés à croire que nous sommes dans le vrai en envisageant ainsi l'œuvre de Jésus. Toutefois, il faut le reconnaître, le Christianisme que nous préconisons n'est pas toujours conforme à celui des Eglises instituées. Il ne saurait d'ailleurs avoir une pareille prétention, car il n'a jamais été quelque chose de précis et de déterminé, un ensemble de conceptions religieuses rigoureusement défini auquel la piété du fidèle n'a plus qu'à souscrire. C'est là un fait que l'histoire met chaque jour de plus en plus en évidence. Nous n'en voudrions d'autre preuve que la multiplicité de ces conciles, si souvent réunis aux premiers siècles de notre ère, pour interpréter la pensée des écritures sacrées aboutissant, suivant les circonstances de temps, de lieu et d'influence, aux conclusions les plus diamétralement opposées, s'anathématisant réciproquement et arrivant à un résultat positif non par l'ascendant de la vérité, mais par l'écrasement brutal des autres voix...

Les théologiens ne peuvent pas nier que les dogmes n'aient été formulés à des époques diverses et plus ou moins éloignées de l'âge apostolique. Les recherches sur l'histoire des dogmes ont mis cela en pleine lumière. Ainsi, en toute bonne foi, les doctrinaires sont bien obligés de reconnaître que la divinité absolue de Jésus-Christ n'a été proclamée par l'Eglise qu'en 325, au Concile général de Nicée, en raison du bon plaisir de l'empereur Constantin et du fanatisme de la plus impudique des impératrices.

La divinité absolue du Saint-Esprit fut proclamée en 381 seulement, à Constantinople. La doctrine du péché originel, admise par le synode de Carthage, ne fut officiellement sanctionnée qu'en 431, au Concile oecuménique d'Ephèse, etc. Nous connaissons depuis plus d'un siècle la date, le lieu de naissance et le parrainage de chacune des doctrines dont se glorifie, à tort, l'Eglise qui prétend qu'elles remontent à l'époque de Jésus et des apôtres! Il n'en est rien.

Une étude, même superficielle, du Nouveau Testament ne tarde pas à manifester au lecteur des divergences et des luttes dogmatiques entre les membres de la première communauté chrétienne. Comme nous, les premiers disciples de Jésus ont eu leurs discussions sur la personne et l'œuvre de notre commun Maître. Comme nous, ils se sont laissés entraîner à des violences regrettables et à des insinuations malveillantes. Comme nous, enfin, et plus que nous peut-être, on aurait pu les classer en des camps bien définis. Au lieu de se dire orthodoxes, libéraux ou "réformé du juste milieu", on se considérait alors du parti de Paul, du parti d'Apollon, du parti de Céphas et même du parti du Christ.

Ces partis ne représentaient pas une simple opposition de noms; ils étaient l'expression de véritables différences dogmatiques. Ils ne se sont pas bornés à s'affirmer: ils ont fait œuvre de sérieuse propagande dans le sens de leurs idées respectives et ont déposé dans les écrits du Nouveau Testament les preuves irrécusables de leur influence. Mais, séparés en général sur la plupart des questions de dogmatique, ces divers partis de la primitive Eglise s'unissent tous sur une base commune, sur la base même que nous avons signalée comme étant le vrai fondement de la religion de Jésus: l'amour fraternel.

Ce que nous affirmons du passé peut et doit également se réaliser, tôt ou tard, dans les temps actuels. De nos jours, la chrétienté est morcelée en une infinité d'églises et de sectes: catholiques, grecques, luthériennes, calvinistes, unitariennes, etc. Au sein de cette multiplicité d'églises et de sectes, où donc chercher la vraie religion, sinon dans les principes généraux qui les rassemblent. Or, sur quels principes généraux s'accordent-elles? Les voici: dans le domaine de la pensée sur l'existence de Dieu et le triomphe de la vie sur la mort, dans le domaine de la volonté sur la perfection et dans le domaine du sentiment sur l'amour. Il n'y a de commun et d'original entre les diverses communautés chrétiennes que le principe de la perfection et de l'amour.

Voilà ce qu'il ne nous est plus permis d'ignorer aujourd'hui, car c'est par l'amour que s'accomplissent les grands progrès de l'humanité. Il est vrai de dire que l'homme s'élève par son travail, sa science et ses idées. Il est encore plus vrai d'ajouter qu'il s'élève surtout par ses sentiments. La tête et les bras ont beau s'agiter, c'est en définitive le cœur qui les dirige. Sur cette vérité repose le christianisme libéral. Unis dans le domaine du sentiment, nous, les libéraux, sommes en complète indépendance d'idées sur les questions de théologie. Nous ne reconnaissons à personne le droit de nous imposer ses croyances. Chacun ici-bas ne relève que de sa conscience. Oh, ne dites pas, vous nos détracteurs, que c'est une base trop indéterminée. Il n'y a rien de plus précis que l'amour. Ne dites pas non plus que c'est une base insuffisante et que le libéralisme, en ne reposant que sur elle, manque d'affirmations et ne formule jamais ses convictions.

Cette accusation, sans cesse répétée par les amis des confessions de foi strictes et même infaillibles, est imméritée et injuste. Le libéralisme affirme depuis toujours l'existence de Dieu et le triomphe de la vie sur la mort, parce que ce sont là des sujets d'espérance qui rendent l'homme héroïque et qui sont, en quelque sorte, constitutifs de l'être humain. C'est pourquoi Jésus n'a jamais eu besoin de dire; Dieu existe. Il s'écrie seulement devant la foule errante et fugitive: " *Vous donc, lorsque vous priez, dites notre Père, et cela suffit!* ". On n'affirme pas l'existence de Dieu, on la sent, pas plus que l'on affirme l'éclat du soleil à ceux qui ont des yeux pour voir.

Mais puisque on nous le demande, à nous autres chrétiens libéraux d'aujourd'hui, nous affirmerons une fois de plus, après nos illustres prédécesseurs, les axiomes religieux dont les consciences de notre hallucinante époque ont besoin. Nous dirons à tous et à chacun que l'univers ne s'est pas créé lui-même, que cette harmonie générale qui préside la nature n'est pas le résultat de l'aveugle destin; que ses lois merveilleuses, auxquelles s'élève graduellement et avec émotion l'esprit humain, ne sont pas seulement l'expression d'un incessant devenir. Enfin, nous proclamerons bien haut que tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, tout ce qui nous arrache un cri d'enthousiasme et d'admiration, n'est pas le produit du pur hasard, la combinaison imprévue d'atomes crochus. Nous ajouterons même, avec certains les scientifiques modernes, que rien ne se perd dans l'immense nature, que la plus petite parcelle de matière est aussi indestructible que les mondes.

Nous ne voulons nullement ruiner les croyances populaires, mais rendre le peuple de plus en plus grand, libre, souverain dans sa foi, ne redoutant ni les progrès de la science, ni les résultats de l'histoire, les appelant au contraire au secours de la religion.

Ne pensez pas que les libéraux ne sont que des rationalistes, voire des incrédules... Non, ce ne sont pas des rationalistes ceux qui, en

présence des données de la raison, affirment les droits imprescriptibles de la conscience, qui, avec Jésus, joignent les mains pour prier et s'écrient comme lui: Notre Père et qui, en face de la mort, lèvent avec espérance les regards vers le ciel et proclament que tout n'est pas fini avec cette vie, qu'il y a par-delà le tombeau un avenir, une autre existence. Ce ne sont pas des incrédules, ceux qui, en regard du déchaînement des passions humaines, de l'asservissement général de l'homme au culte de la matière, de la puissance et de l'argent, du triomphe des méchants et de l'insolence de la tyrannie, parlent de progrès à réaliser, d'idéal à atteindre, de sacrifice à accomplir.

Ce ne sont pas des sceptiques, ceux qui disent que les êtres humains ne sont pas les jouets du hasard ou les esclaves de la fatalité; que le bonheur des méchants est de mauvais aloi; que le bien, par conséquent, doit triompher et que, pour être véritablement heureux, les hommes et les femmes doivent marcher fraternellement dans le chemin de la vertu

Jean Schorer

*Et s'il ne faut retenir de tout ceci qu'un point, c'est celui-ci: à l'image de Jésus de Nazareth, notre maître et seigneur, parcourons notre chemin en dispensant autour de nous des paroles de partage et de rencontre, des signes générateurs de vie ; rencontrons les hommes et les femmes, nos frères et sœurs en humanité, et engageons-nous à leurs côtés dans toutes les luttes en faveur de l'équité, de la justice, de la paix et de l'amour, proclamons envers et contre tout l'espérance. Nous serons alors de fidèles disciples de celui qui est chemin, vérité et vie.*

Jacques Hostetter

